



La décroissance est-elle la bonne nouvelle d'Ivan Illich ?

Serge Latouche

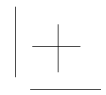
*Professeur émérite d'économie à l'Université d'Orsay,
objecteur de croissance.*

Si on suit Ivan Illich, nous dit Jean-Pierre Dupuy, la disparition programmée de la société de croissance, en raison des limites de la planète et des diverses crises environnementales, n'est pas nécessairement une mauvaise nouvelle. « La bonne nouvelle est que ce n'est pas d'abord pour éviter les effets secondaires négatifs d'une chose qui serait bonne en soi qu'il nous faut renoncer à notre mode de vie - comme si nous avions à arbitrer entre le plaisir d'un mets exquis et les risques afférents. Non, c'est que le mets est intrinsèquement mauvais, et que nous serions bien plus heureux à nous détourner de lui. Vivre autrement pour vivre mieux »¹.

C'est là pratiquement la définition de la société de décroissance, telle qu'elle a été formulée dans les années 80 par André Gorz, un autre familier d'Ivan Illich. « Le sens de la rationalisation écologique, écrit en effet Gorz, peut se résumer en la devise "moins mais mieux". Son but est une société dans laquelle on vivra mieux en travaillant et en consommant moins. La modernisation écologique (terme fort discutable, selon nous S. L) exige que l'investissement ne serve plus à la croissance mais à la décroissance de

¹Jean-Pierre Dupuy, "Ivan Illich ou la bonne nouvelle", *Le Monde* du 27/12/2002.





l'économie, c'est-à-dire au rétrécissement de la sphère régie par la rationalité économique au sens moderne. Il ne peut y avoir de modernisation écologique sans restriction de la dynamique de l'accumulation capitaliste et sans réduction par autolimitation de la consommation »².

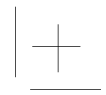
Les rapports entre la pensée d'Illich et celle de Jean-Pierre Dupuy ne sont pas exactement ceux d'un maître à un disciple. Si Jean-Pierre a rendu, à plusieurs reprises, un hommage appuyé à Illich, il ne reprend pas à son compte toutes ses thèses, et il en développe d'autres dans un esprit qui lui est propre. Toutefois, ce n'est pas forcer le trait que de joindre au départ les deux noms pour la question posée : La décroissance est-elle la bonne nouvelle d'Ivan Illich et de Jean-Pierre Dupuy ?

Les analyses (communes aux deux auteurs) de la disvaleur et de la contreproductivité et, bien sûr, toute la vision d'Illich sur la convivialité et la sobriété nécessaire vont tout à fait dans ce sens. Toutefois, ni Illich ni Jean-Pierre Dupuy n'ont utilisé explicitement le mot décroissance et on ne trouve ni chez l'un, ni chez l'autre une présentation systématique de l'« utopie concrète » de ce que serait une « société de décroissance »³. Alors, si deux auteurs sont bien des « pères » de la décroissance, peut-être est-ce à leur corps défendant.

² Gorz André, *Capitalisme, socialisme, écologie*, Paris, Galilée 1991, p. 93.

³ Par exemple avec les huit « R » que nous proposons : Réévaluer, Reconceptualiser, Restructurer, Redistribuer, Relocaliser, Réduire, Réutiliser, Recycler ; ces huit objectifs interdépendants, susceptibles, pour nous, d'enclencher un processus de décroissance sereine, conviviale et soutenable.





Les thèmes « décroissants » de la pensée Illich/Dupuy

Si Illich n'a pas utilisé explicitement le mot décroissance⁴, peut-être est-ce tout simplement parce que le mot est pratiquement intraduisible dans les langues (anglais, allemand) qu'il utilisait le plus fréquemment. Toutefois, pendant le colloque « Défaire le développement-refaire le monde » qui s'est tenu à Paris en mars 2002 et qui fut une de ses dernières interventions publiques, il me semble qu'il a, implicitement au moins, fait sienne cette idée d'une décroissance nécessaire et souhaitable. En tout cas, on trouve dans son œuvre presque tous les thèmes de la décroissance : l'insoutenabilité du développement et de notre mode de vie, la *disvaleur* et la contreproductivité, la colonisation de l'imaginaire, l'autolimitation des besoins, la convivialité, la pédagogie des catastrophes.

- L'insoutenabilité du développement et de notre mode de vie

Même si Jean-Pierre a peu écrit sur la critique du développement en tant que tel, les évocations qu'il en fait reposent largement sur les analyses d'Ivan Illich. Dans son article du journal *Le Monde*, il rappelle que dès les années 70, (voir en particulier le texte d'Ivan de 1971, « Libérer l'avenir ») Illich avait montré que notre croissance et notre développement ne sont pas soutenables. « Notre mode de vie est à terme irrémédiablement condamné », affirme Jean-Pierre qui, sur ce point, adhère à la pensée d'Illich.

⁴ Dans ses œuvres complètes en français, je ne l'ai rencontré qu'une fois.





- *Disvaleur et contreproductivité*

La « disvaleur » désigne « la perte qui ne saurait s'estimer en termes économiques ». Une perte que l'économiste ne peut pas vraiment évaluer. Ainsi, « il n'a aucun moyen d'estimer, selon Illich, ce qui arrive à une personne qui perd l'usage effectif de ses pieds parce que l'automobile exerce un monopole radical sur la locomotion. Ce dont cette personne est privée n'est pas du domaine de la rareté. À présent, pour aller d'ici à là elle doit acheter du kilomètre-passager. Le milieu géographique lui paralyse les pieds. L'espace a été converti en une infrastructure destinée aux véhicules. Est-ce à dire que les pieds sont obsolètes ? Certainement pas. Les pieds ne sont pas des "moyens rudimentaires de transport personnel" comme certains responsables des réseaux routiers voudraient nous le faire accroire. Mais il se trouve que, étant désormais englués dans l'économie (pour ne pas dire anesthésiés), les gens sont devenus aveugles et indifférents à la perte induite par la disvaleur »⁵.

D'une certaine façon, la « mise en disvaleur » peut se cacher derrière l'impérialisme économiste et la marchandisation forcée du vernaculaire. On en arrive même à déplorer que le travail n'ait pas étendu suffisamment son empire et son emprise sur la vie et que le « travail » de maison ou le bénévolat ne soient pas pris en compte dans les comptabilités nationales, voire rétribués. Suivant l'avertissement d'Ivan Illich, les féministes aussi se trompent lorsqu'elles revendiquent des salaires pour les

⁵ Ivan Illich, "Des choix hors économie : pour une histoire du déchet", in *Œuvres complètes*, tome II, p. 744.





tâches ménagères. « Le mieux qu'elles puissent espérer n'est pas un prix représentatif (shadow price) pour les tâches ménagères mais un prix de consolation »⁶. Le talent et le savoir-faire spécifique du genre vernaculaire sont dévalués dans cette « reconnaissance » salariale comme le sont ceux des artisans lorsqu'ils entrent dans la fabrique. De son côté, la décroissance insiste justement sur la nécessaire « réévaluation ». Réévaluer, certes, mais pas forcément en s'appuyant sur du quantitatif. Il y a d'autres indices à inventer.

- *La colonisation de l'imaginaire*

Même si sous cette formulation, le thème renvoie plus à Castoriadis qu'à Illich, on en retrouve les bases chez lui à travers la critique de l'école et l'histoire des besoins. Reconceptualiser ou redéfinir/redimensionner, s'impose dans l'optique de la décroissance, par exemple, pour les concepts de richesse et de pauvreté⁷, mais aussi pour le couple infernal fondateur de l'imaginaire économique : rareté/abondance, qu'il est urgent de déconstruire. Or, comme l'ont bien montré Ivan Illich et Jean-Pierre Dupuy, l'économie transforme l'abondance naturelle en rareté par la création artificielle du manque et du besoin à travers l'appropriation de la nature et sa marchandisation⁸. Les OGM sont la dernière illustration du phénomène de

⁶ *Le genre vernaculaire*, 1982, p. 57.

⁷ Voir Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse*, L'aube/nord, 2003 ; Rahnema Majid, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Paris, Fayard, Actes Sud, 2003 ; Arnaud Berthoud, « La richesse et ses deux types », *Revue du MAUSS*, n° 21, 2003.

⁸ Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy, *L'enfer des choses*, Paris, Seuil, 1979 ; Jean-Pierre Dupuy et Jean Robert, *La trahison de l'opulence*, Paris, PUF, 1976.





dépossession des paysans de la fécondité naturelle des plantes au profit des firmes agro-alimentaires.

Le processus de colonisation est bien décrit par un familier d'Ivan, Majid Rahnema. « Pour s'infiltrer dans les espaces vernaculaires, note celui-ci, le premier *Homo aconomicus* avait adopté deux méthodes qui ne sont pas sans rappeler, l'une l'action du rétrovirus VIH et l'autre les moyens employés par les trafiquants de drogue »⁹ » Il s'agit de la destruction des défenses immunitaires et de la création de nouveaux besoins. La première est bien réalisée par l'école, la seconde par la publicité.

Pour l'essentiel dans les sociétés modernes, l'éducation passe par une institution, l'école. Celle-ci a fait l'objet d'une critique cinglante, qui reste d'actualité de la part d'Ivan Illich. « La majorité apprend par l'école, écrit-il, non seulement l'acceptation de son sort, mais encore la servilité »¹⁰. Quant à l'échec scolaire, inscrit dans la logique de l'institution, il représente « l'apprentissage de l'insatisfaction »¹¹. « Les écoles, note-t-il encore, font partie d'une société où une minorité est en train de devenir si productive que l'on doit former la majorité à une consommation disciplinée »¹². Mais comment en sortir si les éducateurs sont eux-mêmes mal éduqués ? « Le révolutionnaire de la culture, dit Illich, mise sur le futur en croyant à la possibilité d'éduquer la personne humaine »¹³.

L'information, par son excès même, la « surinformation », devient, suivant l'analyse de Jacques Ellul, désinformation

⁹ Majid Rahnema, *op. cit.*, p. 214.

¹⁰ Ivan Illich, « L'enseignement : une vaine entreprise », dans *Libérer l'avenir, Œuvres complètes*, tome 1, Fayard, 2004, p. 135.

¹¹ Ivan Illich, "Libérer l'avenir", *op. cit.*, p. 157.

¹² *Ibid.*, p. 137.

¹³ *Ibid.*, p. 193.





et se combine avec la publicité commerciale et politique pour devenir déformation, propagande et manipulation. C'est une véritable entreprise d'intoxication. Illich adhère à cette analyse de celui qu'il appelait affectueusement « Maître Jacques ». Il analysait la création de besoins par la publicité comme une « réification » aliénante. « Avoir soif, écrit-il, c'est avoir besoin de Coca-Cola ! Cette sorte de réification est le résultat d'une manipulation des besoins humains par de vastes organisations qui sont parvenues à dominer l'imagination des consommateurs en puissance »¹⁴.

Pour Illich, la conclusion s'impose : il faut « déscolariser » la société, thème qui, à ma connaissance n'a pas été repris par J-P. Dupuy¹⁵.

- *L'autolimitation des besoins*

« L'installation du fascisme technobureaucratique, annonçait Ivan Illich, n'est pas inscrite dans les astres. Il y a une autre possibilité : un processus politique qui permette à la population de déterminer le maximum que chacun peut exiger dans un monde aux ressources manifestement limitées ; un processus d'agrément portant sur la fixation et le maintien de limites à la croissance de l'outillage ; un processus d'encouragement de la recherche radicale de sorte qu'un nombre croissant de gens puisse faire (et non

¹⁴ *Ibid.*, p. 180.

¹⁵ Contrairement à une interprétation fondée sur une lecture hâtive, Illich ne s'en prend pas à l'école elle-même. Il reconnaît que, dans certaines circonstances, elle peut en fait constituer un moyen rationnel et pratique d'organiser l'apprentissage ; ce contre quoi il appelle à une levée de boucliers est l'enseignement comme « monopole radical », c'est-à-dire comme le *seul* moyen d'accéder à l'emploi et à la reconnaissance sociale. (Voir Ivan Illich et David Cayley, « La corruption du meilleur engendre le pire », Actes Sud, 2007, p. 38).





avoir) toujours plus avec toujours moins ». Il ajoutait : « Un tel programme peut paraître encore utopique à l'heure qu'il est (1973) : si on laisse la crise s'aggraver, on le trouvera bientôt d'un extrême réalisme »¹⁶. La décolonisation de l'imaginaire ou la révolution culturelle préconisée par la décroissance permet de s'orienter vers la société autonome, celle où les besoins seront autolimités.

Il dénonce par ailleurs, « La condition "humaine" actuelle, dans laquelle toutes les technologies deviennent si envahissantes qu'on ne saurait plus trouver de joie que dans ce que j'appellerais un techno-jeûne »¹⁷. La limitation nécessaire de notre consommation et de la production, l'arrêt de l'exploitation de la nature et de l'exploitation du travail par le capital, ne signifient pas, pour lui, un « retour » à une vie de privation et de labeur. Cela signifie, au contraire — si l'on est capable de renoncer au confort matériel — une libération de la créativité, un renouveau de la convivialité, et la possibilité de mener une vie digne. C'est « la sobre ivresse de la vie » prônée dans *La convivialité*¹⁸.

Jean-Pierre Dupuy, anticipant le contenu d'une politique de la décroissance, note avec raison : « L'alternative radicale aux transports actuels, ce ne sont pas des transports moins polluants, moins producteurs de gaz à effet de serre, moins bruyants et plus rapides ; c'est une réduction drastique de leur emprise sur notre vie

¹⁶ Ivan Illich, *La convivialité*, *op. cit.* p. 570 (cité dans *Penser et agir avec Illich, Balises pour l'après-développement*, sous la direction de Martine Dardenne et Georges Trussart, Couleur livres, Bruxelles 2005, p. 16.

¹⁷ Ivan Illich, « L'origine chrétienne des services », in *La perte des sens*, Paris, Fayard, 2004, p. 43.

¹⁸ *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973, p. 222.





quotidienne »¹⁹. « Il faut briser pour cela, écrit-il encore dans la même veine, le cercle vicieux par lequel une industrie contribue à renforcer les conditions qui la rendent nécessaire ; par lequel les transports créent des distances et des obstacles à la communication qu'eux seuls peuvent franchir »²⁰. « Les usagers, écrivait déjà Illich, briseront les chaînes du transport surpuissant lorsqu'ils se remettront à aimer comme un territoire leur îlot de circulation, et à redouter de s'en éloigner trop souvent »²¹. Ainsi, disparaîtrait le besoin obsessionnel d'aller toujours plus loin, toujours plus vite et toujours plus souvent. En prime, on a le retour au sens du lieu de vie qui constitue une pièce stratégique du programme de la décroissance.

- *La convivialité*

La convivialité qu'Ivan Illich emprunte au grand gastronome français du XVIII^e siècle, Brillat Savarin (*La physiologie du goût. Méditations de gastronomie transcendante*), vise précisément à retisser le lien social détricoté par « l'horreur économique » (Rimbaud). La convivialité réintroduit l'esprit du don dans le commerce social à côté de la loi de la jungle et renoue ainsi avec la *philia* (l'amitié) aristotélicienne. Elle conjoint tous les thèmes illichéens : critique de l'hétéronomie, de la disvaleur, de la contreproductivité. Ainsi, pour Ivan Illich, certains outils étaient conviviaux, d'autres pas et ne le seraient jamais. « Certains outils sont toujours destructeurs, écrivait-il,

¹⁹ Dupuy Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002, p. 59.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Energie et Equité, op. cit.*





quelles que soient les mains qui les détiennent, que ce soient la Mafia, les capitalistes, une firme multinationale, l'État ou même un collectif de travailleurs. Il en est ainsi par exemple pour les réseaux d'autoroutes à voies multiples, les systèmes de communication à grande distance qui utilisent une large bande de fréquence, et aussi l'exploitation minière à ciel ouvert, ou encore l'école. L'outil destructeur accroît l'uniformisation, la dépendance, l'exploitation et l'impuissance ; il dérobe au pauvre sa part de convivialité pour mieux frustrer le riche de la sienne »²².

- *Catastrophisme éclairé et pédagogie des catastrophes*

Pour réaliser la nécessaire décolonisation de l'imaginaire et gagner le pari de la décroissance, on peut très largement compter sur la « pédagogie des catastrophes ». Cette expression est due, semble-t-il, à un des premiers penseurs de l'écologie, Denis de Rougemont. « Je sens venir, écrivait-il, une série de catastrophes organisées par nos soins diligents quoique inconscients. Si elles sont assez grandes pour réveiller le monde, pas assez pour tout écraser, je les dirai pédagogiques, seules capables de surmonter notre inertie et l'invincible propension des chroniqueurs à taxer de "psychose d'Apocalypse" toute dénonciation d'un facteur de danger bien avéré mais *qui rapporte* »²³. François Partant a repris l'expression et comptait, lui aussi, sur le sursaut engendré par les menaces pour sortir du délire de la société productiviste.

²²Ivan Illich, *La convivialité*, p. 51.

²³ Denis de Rougemont, *Foi et vie*, avril 1977. cité par F. Partant, *La Réforme* du 3 mars 1979.





Les dysfonctionnements inéluctables de la Mégamachine (contradictions, crises, risques technologiques majeurs, pannes), sources d'insupportables souffrances, sont des malheurs qu'on ne peut que déplorer. Cependant, ce sont aussi des occasions de prise de conscience, de remise en cause, de refus, voire de révoltes. Cette pédagogie des catastrophes rejoint « l'heuristique de la peur » du philosophe Hans Jonas²⁴. Ce « catastrophisme éclairé » rejoint les analyses de Jean-Pierre Dupuy. Le vrai problème, comme il le souligne, est que « nous n'arrivons pas à donner un poids de réalité suffisant à l'avenir, et en particulier, à l'avenir catastrophique »²⁵. « En d'autres termes, conclut-il, ce qui a des chances de nous sauver est cela même qui nous menace »²⁶. Si ce thème n'est pas très présent chez Illich, en revanche, il semble qu'avec J-P. Dupuy, le schéma de la décroissance soit ainsi bouclé.

La paternité contestée.

Ivan Illich, selon Barbara Duden, avait horreur de toute construction systémique : jamais il n'aurait accepté une conception aussi articulée que celle de ma proposition de la société de décroissance²⁷. Peut-être disciple aussi en cela d'Illich, Jean-Pierre Dupuy n'a pas, à ma connaissance,

²⁴ « Il vaut mieux, écrit Jonas, prêter l'oreille à la prophétie du malheur qu'à celle du bonheur » Hans Jonas, *Le principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Editions du Cerf, 1990, p. 54.

²⁵ *Cahier de IUED*, juin 2003, p.161, voir aussi *Pour un catastrophisme éclairé*, *op. cit.*

²⁶ *Ibid.*, p. 215.

²⁷ Lors d'une rencontre organisée à Bologne, le 14 juin 2003, à l'initiative de Franco La Cecla, en hommage à Ivan Illich.



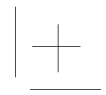


cherché de son côté, à faire une synthèse de tous les thèmes qu'il a abordés pour présenter un « projet » de société alternative. Plus encore qu'Illich, il se contente de tirer les sonnettes d'alarme et se complaît dans la posture du veilleur, voire tout au plus du conseiller du Prince, et pas du tout du révolutionnaire.

L'usage du mot décroissance est pratiquement absent chez les deux auteurs et il en va peut-être au moins en partie de même de la chose. Si le terme de « décroissance » est certes d'un usage très récent dans le débat économique, politique et social, l'origine des idées qu'il recouvre a une histoire plus ou moins ancienne. Celle-ci est liée à la critique *culturaliste* de l'économie d'une part et à sa critique écologiste d'autre part. Or, toutes deux ne sont étrangères ni à Illich, ni à Dupuy, mais ne s'y réduisent pas. Dès ses débuts, la société « thermo-industrielle » a engendré tant de souffrances et d'injustices qu'elle n'apparaissait pas souhaitable. Le fondement anthropologique de l'économie comme théorie et comme pratique, l'*homo aeconomicus*, est dénoncé comme réducteur par toutes les sciences de l'homme²⁸. La base théorique et la mise en œuvre pratique (la société moderne) sont questionnées et critiquées par la sociologie de Durkheim et Mauss, l'anthropologie de Polanyi et Salhins, la psychanalyse d'Eric Fromm ou Gregory Bateson. Le projet d'une société autonome et économe que recouvre le slogan de la décroissance, en effet, n'est pas né d'hier. Sans remonter à certaines utopies du premier socialisme, ni à la tradition anarchiste rénovée par le situationnisme, il a été formulé sous une forme proche de la nôtre dès la fin des années soixante par André Gorz, François Partant, Jacques Ellul, Bernard Charbonneau,

²⁸ Voir notre livre *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2005.





mais surtout par Cornelius Castoriadis et Ivan Illich. L'échec du développement au Sud et la perte des repères au Nord amenaient ces penseurs à remettre en question la société de consommation et ses bases imaginaires, le progrès, la science et la technique. La prise de conscience de la crise de l'environnement qui se produit dans le même temps, apporte une dimension nouvelle : à savoir que la société de croissance non seulement n'est pas souhaitable, mais encore qu'elle n'est pas soutenable!

Si l'intuition des limites physiques de la croissance économique remonte sans doute à Malthus, elle ne trouve son fondement scientifique qu'avec Sadi Carnot et sa deuxième loi de la thermodynamique. En effet, le fait que les transformations de l'énergie en ses différentes formes (chaleur, mouvement, etc.) ne soient pas totalement réversibles, et que l'on se heurte au phénomène de l'entropie ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur l'économie qui repose sur ces transformations. Cependant, c'est seulement dans les années 1970 que la question écologique au sein de l'économie a été surtout développée par le grand savant et économiste roumain Nicolas Georgescu Roegen. Il tire les implications bioéconomiques de la loi de l'Entropie, déjà pressenties dans les années 1940-1950 par Lotka, Schrödinger, Norbert Wiener ou Léon Brillouin²⁹. En adoptant le modèle de la mécanique classique newtonienne, note Nicolas Georgescu Roegen, l'économie exclut l'irréversibilité du temps. Elle ignore donc l'entropie, c'est-à-dire la non réversibilité des transformations de l'énergie et de la matière. Ainsi, les déchets et la pollution, pourtant produits par l'activité

²⁹ Pour la petite histoire de la décroissance, voir Jacques Grinevald, « Histoire d'un mot. Sur l'origine de l'emploi du mot décroissance ». *Entropia* n° 1.





économique, n'entrent pas dans les fonctions de production standard. Comme le dit Yves Cochet : « La théorie économique néoclassique contemporaine masque sous une élégance mathématique son indifférence aux lois fondamentales de la biologie, de la chimie et de la physique, notamment celles de la thermodynamique »³⁰. Elle est un non sens écologique³¹. Bref, le processus économique réel, à la différence du modèle théorique, n'est pas un processus purement mécanique et réversible ; il est donc de nature *entropique*. Il se déroule dans une biosphère qui fonctionne dans un temps fléché³². De là découle, pour Nicolas Georgescu Roegen, l'impossibilité d'une croissance infinie dans un monde fini et la nécessité de faire une *bioéconomie*, c'est-à-dire de penser l'économie au sein de la biosphère. C'est ainsi que le terme « décroissance » a été utilisé en français pour intituler un recueil de ses essais³³. Même s'ils ne se sont pas appesantis sur le sujet, ce substrat écologique de la décroissance est incontestablement partagé par nos auteurs. Toutefois, la présentation « systémique » des cercles vertueux de la décroissance sereine, conviviale et soutenable qui répugnait à Barbara Duden marque peut-être une rupture avec l'enseignement d'Illich et de Dupuy. Et cela, même si l'utopie concrète de la décroissance n'est pas à proprement parler une alternative, mais une matrice

³⁰ *op. cit.*, p. 147.

³¹ « Une pépite d'or pur contient plus d'énergie libre que le même nombre d'atomes d'or dilués un à un dans l'eau de mer », *Ibid.* p. 153.

³² Nous ne pouvons, écrit encore Nicolas Georgescu Roegen, produire des réfrigérateurs, des automobiles ou des avions à réaction « meilleurs et plus grands » sans produire aussi des déchets « meilleurs et plus grands » (Nicolas Georgescu Roegen, *La décroissance*, Présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens, Sang de la terre, 1994. p. 63)

³³ *La décroissance*, Présentation et traduction de Jacques Grinevald et Ivo Rens, Sang de la terre, 1994.





d'alternatives. Il s'agit d'une proposition nécessaire pour rouvrir l'espace de l'inventivité et de la créativité de l'imaginaire bloqué par le totalitarisme économiciste, développementiste et progressiste. En toute rigueur, il conviendrait de parler au niveau théorique d'« a-croissance », comme on parle d'a-théisme, plus que de décroissance. C'est d'ailleurs très précisément de l'abandon d'une foi ou d'une religion (celle de l'économie, du progrès et du développement), du rejet du culte irrationnel et quasi idolâtre de la croissance pour la croissance qu'il s'agit.

Le projet de la décroissance est une utopie dans le sens positif du terme, c'est à dire une source d'espoir et de rêve. « Sans l'hypothèse qu'un autre monde est possible, il n'y a pas de politique, il n'y a que la gestion administrative des hommes et des choses »³⁴. La décroissance est donc un projet politique, au sens fort du terme, celui de la construction, au Nord comme au Sud, de sociétés conviviales autonomes et économes. Il ne s'inscrit pas dans l'espace de la politique politicienne, mais vise à rendre toute sa dignité au politique. Il comprend trois volets : la critique radicale de la société de croissance, l'utopie concrète des cercles vertueux de la décroissance conviviale et le programme politique de la transition. L'utopie concrète qui en constitue le cœur n'est pas un programme au sens électoral du terme. Elle suppose certes un projet, mais ce projet fondé sur une analyse concrète de la situation n'est pas immédiatement transposable en objectifs susceptibles d'être mis en œuvre. C'est la cohérence théorique de l'ensemble qui est recherché. S'il est commode pour l'exposition d'en cerner des étapes, celles-ci ne doivent pas être interprétées comme celles d'un agenda. Celui-ci vient après.

³⁴Geneviève Decrop, « Redonner ses chances à l'utopie », *Utopia* n° 1, p. 81.





Dans les années soixante, les professeurs d'économie et les technocrates se gargarisaient des cercles vertueux de la croissance. C'était l'époque que l'un d'entre eux a qualifié de « trente glorieuses », tandis que les économistes critiques désignent la période suivante de « trente piteuses ». En réalité, les « trente glorieuses » elles-mêmes, bilan fait des dégâts subis par la nature et l'humanité, ont été aussi, comme le dit le « jardinier planétaire », Gilles Clément, « trente désastreuses »³⁵. En fin de compte, les cercles vertueux se sont révélés plutôt pervers à bien des égards. Le dérèglement climatique qui nous menace aujourd'hui est le fruit de nos « folies » d'hier. En revanche, le bouleversement requis par la construction d'une société autonome de décroissance peut être représenté par l'articulation systématique et ambitieuse de huit changements interdépendants qui se renforcent les uns les autres. On peut synthétiser l'ensemble en un « cercle vertueux » en huit « R ». Ce schéma, en tant que tel, ne concerne au départ que les sociétés du Nord. La construction de sociétés autonomes au Sud ne peut se faire sous le signe de la décroissance (ni d'ailleurs de la croissance) mais sous celui de l'émancipation de l'impérialisme économique, politique et surtout culturel. Bien que le contenu de ces objectifs se décline de manière diverse selon le contexte et intègre beaucoup des préoccupations d'Illich, l'articulation de l'ensemble recèle un potentiel de radicalité subversive, étrangère à la pensée de Jean-Pierre Dupuy et sans doute d'Illich. Le passage à la société autonome ne peut faire l'économie d'une double révolution culturelle et sociale. Certes, pour nous, comme pour Castoriadis, « Révolution ne signifie ni guerre civile ni effusion de sang ». Cette

³⁵Gilles Clément et Louisa Jones, *Une écologie humaniste*, éd. Aubanel, 2006.





violence-là est, d'ailleurs, d'autant moins inéluctable que si l'on en croit André Gorz, « La civilisation capitaliste,... va inexorablement vers son effondrement catastrophique ; il n'est plus besoin d'une classe révolutionnaire pour abattre le capitalisme, il creuse sa propre tombe et celle de la civilisation industrielle dans son ensemble »³⁶. Cet effondrement souhaitable ne garantit pas pour autant des lendemains qui chantent et c'est là que la révolution retrouve ses droits. « La révolution, poursuit Castoriadis, est un changement de certaines institutions centrales de la société par l'activité de la société elle-même : l'auto-transformation explicite de la société condensée dans un temps bref. (...) La révolution signifie l'entrée de l'essentiel de la communauté dans une phase d'activité *politique*, c'est-à-dire *instituyente*. L'imaginaire social se met au travail et s'attaque explicitement à la transformation des institutions existantes »³⁷. Le projet de la société de décroissance en ce sens est éminemment révolutionnaire. Il s'agit tout autant d'un changement de culture que des structures du droit et des rapports de production. Même si, en son principe, celui-ci n'est pas nécessairement violent, il ne peut être le seul résultat d'une conversion pacifique.

C'est peut-être là que repose la différence entre la pédagogie des catastrophes que nous reprenons et le catastrophisme éclairé de Jean-Pierre. Ni la première, ni la seconde ne souhaite la pire catastrophe et toutes deux visent à la conjurer, mais la première repose sur l'expérience et le choc vécu de crises annonciatrices dont la seconde pense peut-être faire l'économie. Ce n'est pas par hasard si François Partant, qui reste une de nos références,

³⁶ *Ibid.* p. 27.

³⁷ Castoriadis, *op. cit.*, p. 177.





a intitulé un de ses ouvrages « Que la crise s'aggrave ! ». Un tel titre n'aurait, me semble-t-il les faveurs ni d'Ivan Illich, ni moins encore celles de Jean-Pierre Dupuy.

Conclusion

Quelles que soient les nuances divergentes entre notre projet et la bonne nouvelle d'Ivan Illich, nous partageons la même aspiration à retrouver la sagesse de l'escargot, emblème de la décroissance (et du mouvement ami « slow food »). Celui-ci nous enseigne non seulement la nécessaire lenteur mais une autre leçon plus nécessaire encore. « L'escargot, nous explique Ivan Illich, construit la délicate architecture de sa coquille en ajoutant l'une après l'autre des spires toujours plus larges, puis il cesse brusquement et commence des enroulements cette fois décroissants. C'est qu'une seule spire encore plus large donnerait à la coquille une dimension seize fois plus grande. Au lieu de contribuer au bien-être de l'animal, elle le surchargerait. Dès lors, toute augmentation de sa productivité servirait seulement à pallier les difficultés créées par cet agrandissement de la coquille au-delà des limites fixées par sa finalité. Passé le point limite d'élargissement des spires, les problèmes de la surcroissance se multiplient en progression géométrique, tandis que la capacité biologique de l'escargot ne peut, au mieux, que suivre une progression arithmétique³⁸ ». Ce divorce de l'escargot d'avec la raison géométrique, qu'il avait lui aussi épousée pour un temps, nous montre la voie pour penser une société de « décroissance », si possible sereine et conviviale.

³⁸ Ivan Illich, *Le genre vernaculaire*, in *Œuvres complètes*, tome 2, p. 292.

